



ASSOCIAZIONE ITALIANA SAN ROCCO DI MONTPELLIER
CENTRO STUDI ROCCHIANO

MARIE-ODILE JEANJEAN

« LA PESTE AU XIV SIÈCLE »



MARIE-ODILE JEANJEAN
« LA PESTE NEL XIV SECOLO »

La peste è stata una delle più devastanti malattie epidemiche di tutta la storia dell'umanità, e la sua variante di epoca medievale, la cosiddetta «peste nera» (1348-1351), ebbe in Europa effetti a dir poco catastrofici: venti milioni di morti e forse molti di più, in buona sostanza da un terzo alla metà della popolazione dell'intero continente!

E' corretto dire, dunque, che la tragica comparsa della peste ha rappresentato una delle vicende più decisive per la storia del mondo, in quanto le sue tremende conseguenze hanno pesantemente ed irrimediabilmente condizionato il corso degli eventi; basti dire, solo per limitarci ad un aspetto della questione, che dopo il tracollo di metà Trecento, la popolazione europea riuscì a tornare ai livelli precedenti solo nel Cinquecento. Se poi considerassimo tutte le altre variabili sociali, politiche, economiche, culturali ed etiche, il commento più adeguato che potremmo fare è che, senza la peste, la storia dell'umanità avrebbe avuto un altro corso; un simile cataclisma, peraltro caratterizzato dal ripetersi periodico delle epidemie, ha lasciato infatti un'eredità tale, anche *psicologica*, da alterare profondamente il vissuto umano in tutte le sue manifestazioni.

Questo saggio è l'estratto di una tesi di laurea presentata nel maggio del 1988 alla Facoltà di Medicina di Montpellier – *Saint Roch et la peste* – ad un collegio giudicante composto dal prof. Charles Janbon (presidente), dal prof. J. Antoine Rioux, dal prof. Philippe Castan, dal dr. J. François Rossi. Per la precisione si tratta del quarto capitolo, intitolato *La peste au XIV^e siècle*, alle pagine 79-103.

L'autrice, la dott.ssa Marie-Odile Jeanjean, ci descrive in modo scientifico ma anche molto *sentito* le caratteristiche mediche della malattia, i tentativi di cura, le ripercussioni sulla società medievale durante quei tragici anni del XIV secolo. Il testo solo in apparenza è un po' datato, perché in realtà risulta ancor oggi assai efficace per conoscere meglio uno degli aspetti fondamentali dell'epoca trecentesca e della stessa *santità rocchiana*.



MARIE-ODILE JEANJEAN
« LA PESTE AU XIV SIÈCLE »

La peste a été le fléau le plus dévastateur de toutes les épidémies de l'histoire de l'Humanité et la «peste noire», comme elle était appelée au Moyen-âge, eut un effet catastrophique dans toute l'Europe, entre 1348 et 1351: vingt millions de morts et probablement plus, c'est à dire un tiers de la population du continent européen!

L'essai qui suit est un extrait – et plus précisément le chapitre IV – de la thèse de doctorat «*Saint Roch et la peste*» présentée au mois de mai 1988 à la Faculté de Médecine de Montpellier, devant un collège de juges composé du professeur Charles Janbon (Président), du Professeur Jean Antoine Rioux, du professeur Philippe Castan et du Docteur Jean François Rossi.

L'auteur, Marie-Odile Jeanjean, nous décrit de façon scientifique et avec une grande sensibilité les caractéristiques médicales de la maladie, les tentatives de soins, les répercussions sur la société médiévale durant les années tragiques de ce XIV siècle. Le texte est encore aujourd'hui particulièrement efficace pour bien comprendre l'un des aspects fondamentaux de la *sainteté* de Roch et de l'époque à laquelle la tragédie s'est déroulée.



MARIE-ODILE JEANJEAN
« PESTILENCE IN THE FOURTEENTH CENTURY »

Plague, one of the most devastating illnesses in the whole story of human kind, reached its peak precisely in the Middle Ages, in the so-called «black plague» time (1348-1351): at least twenty millions of people died, a third – or maybe even the half! – of the continent's population! Dr. Jeanjean tells us about this era in a scientific but also touchy way, introducing us to one of the most tragic aspects of the fourteenth century, and also one of the most crucial in the developing of the cult of St. Roch.



MARIE-ODILE JEANJEAN
« LA PESTE EN EL SIGLO XIV »

La peste fue la plaga más devastadora de todas las epidemias de la historia, y la «peste negra» de la Edad Media tuvo un efecto devastador en toda Europa entre 1348 y 1351: veinte millones de muertos, es decir ¡Una tercera parte de la población del continente! Marie-Odile Jeanjean nos describe de manera científica y con una gran sensibilidad las características medicas de la enfermedad, las tentativas de curas, las repercusiones sobre la sociedad medieval, en un texto particularmente eficaz para comprender adecuadamente uno de los aspectos fundamentales de la época de S. Roque.



MARIE-ODILE JEANJEAN

« LA PESTE AU XIV^e SIÈCLE »

1. Origine et diffusion en Europe

La peste semble être originaire des hauts plateaux d'Asie centrale, elle va essaimer au sud vers l'Inde, à l'est vers la Chine, au sud-ouest vers Samarkande, croisement des grands axes commerciaux.

En 1346, la peste traverse l'Azerbaïdjan et en 1348 envahit Trebizonde. En Crimée, les troupes mongoles commandées par Khan Djaniбек, assiégèrent la forteresse génoise de Kaffa; les mongoles bombardèrent les chrétiens des cadavres de leurs troupes décimés par un mystérieux fléau. Un bon nombre d'italiens s'enfuirent pour retourner à Gênes; une étape à Constantinople permit la contamination de la ville à l'automne 1347 et l'essaimage de la peste par d'autres navires se dirigeant vers Malte, Tunis et l'Égypte dès 1348.

Entre septembre et décembre 1347, les galères génoises disséminèrent la peste au cours de leurs escales en Grèce et en Sicile où elles furent refoulées rapidement à Messine qui vit tomber les premières victimes quelques heures après leur départ. La panique s'empara de la population qui se dispersa diffusant du même coup le mal. La chronique de Michel de Piazza, *Historia secula ab anno 1337 ad annum 1361*, décrit bien l'épidémie de Messine:

«Voici que, en octobre de l'année de l'Incarnation du Seigneur 1347, vers le début du mois d'octobre, première indiction, des génois, sur douze galères, fuyant la colère divine qui s'était abattue sur eux en raison de leur iniquité, accostèrent au port de la ville de Messine. Les génois transportaient avec eux, imprégnée dans leur os, une maladie telle que tous ceux qui avaient parlé à l'un d'entre eux étaient atteints de cette infirmité mortelle; cette mort, mort immédiate, il était absolument impossible de l'éviter. Voici quels étaient les symptômes de la mort pour les génois et le gens de Messine qui les fréquentaient. En raison d'une corruption de leur haleine, tous ceux qui se parlaient, mêlés les un aux autres, s'infectaient l'un l'autre. Le corps semblait alors presque tout entier secoué et comme disloqué par la douleur. De cette douleur, de cet ébranlement, de cette corruption de l'haleine, naissait sur la cuisse ou sur le bras une pustule de la forme d'une lentille. Elle imprégnait et pénétrait si complètement le corps que l'on était pris de violents crachements de sang. Les expectorations duraient trois jours sans discontinuer, et l'on mourait quels que soient les soins. La mort ne touchait pas seulement ceux qui leur parlaient, mais également tous ceux qui achetaient de leurs affaires, les touchaient ou les approchaient. Comprenant que cette mort soudaine s'était abattue sur eux à cause de l'arrivée des galères génoises, les gens de Messine les chassèrent et toute hâte du port de la cité susdite, mais la dite infirmité demeura dans la ville susdite et il s'ensuivit une mortalité absolument générale. On se haïssait l'un l'autre à un point tel que si un fils était atteint dudit mal, son père refusait absolument de rester à ses côtés, et s'il avait osé s'approcher de lui, il était si bien pris par le mal qu'il ne pouvait en aucune manière échapper à la mort: dans le trois jours il rendait l'esprit. Et des gens de sa maison il n'était pas le seul à mourir: les familiers de la maison, les chiens, les animaux existant dans ladite maison, tous suivaient le père de famille dans la mort. Ladite mortalité prit une telle ampleur à Messine qu'ils étaient nombreux à demander à confesser leur péchés aux prêtres et à faire testament; mais les prêtres, les juges et les notaires refusaient d'entrer dans les maisons et si l'un d'entre eux entrait dans une demeure pour rédiger un testament ou un acte de cette nature, il ne pouvait en rien éviter une mort soudaine. Et, comme les frères mineurs, les prédicateurs et les frères des autres ordres voulaient pénétrer dans la maison desdits malades, recevoir la confession de leurs péchés et leur donner l'absolution, la mortalité meurtrière, selon le vouloir de la justice divine, les infectait si complètement que quelques-uns à peine

survécurent dans leur cellules. Que dire de plus? Les cadavres restaient abandonnés dans les maisons, et aucun prêtre, aucun fils, aucun père, aucun proche n'osait y pénétrer: on donnait aux croquemorts un salaire considérable pour porter lesdits cadavres dans leurs tombes. Les maisons des défunts restaient grandes ouvertes avec tous leurs bijoux, leur argent, leur trésors; si l'on voulait y entrer, personne n'interdisait l'accès (..) Les gens de Messine, devant ce coup terrible et incroyable, choisirent de fuir la ville plutôt que d'y mourir, et l'on interdisait à quiconque, non seulement d'entrer en ville, mais même d'en approcher. Hors des villes, ils établirent pour leurs familles des abris sur les places et dans les vignes. Certains, et ils étaient les plus nombreux, gagnèrent la ville de Catane avec l'espoir que la bienheureuse Agathe, la vierge de Catane, les délivrerait de cette infirmité (..) Les gens de Messine se dispersèrent donc dans toute l'île de Sicile, et quand ils arrivèrent dans la ville de Syracuse, ce mal frappa si fort les syracusains qu'il en tua plusieurs, ou plutôt un nombre immense. La ville de Sciacca, la ville de Trapani, la cité d'Agrigente, furent frappées comme Messine de cette même peste, et particulièrement la ville de Trapani qui resta comme veuve de sa population. Que dirons-nous de la cité de Catane maintenant disparue des mémoires?».

Après Catane, Rome, Sienne et Florence vont être atteintes. Le premier novembre 1347, une des galères génoises accosta à Marseille et l'épidémie se propagea dans le sud. Les progrès du développement urbain, l'affluence croissante aux grandes foires, la multiplication des axes commerciaux, la découverte de la boussole et du gouvernail encourageant la navigation, furent autant de facteurs expliquant la diffusion foudroyante du bacille pesteux.

Au printemps 1348 on le retrouve en Toscane d'où il gagne Padoue et Venise, puis l'Autriche et l'Allemagne. De Pise et de Gênes, la contagion gagna le pays d'Oc, Montpellier, Narbonne, Toulouse, puis l'Espagne.

A Avignon, Louis de Boeringen écrivait le 27 avril 1348:

«Il y a à l'intérieur des murs, plus de 7.000 maisons vides dont tous les habitants sont morts; il ne reste plus personne dans le faubourg. Le papa, en effet, a acheté un terrain près de Notre Dame des Hirondelles pour servi de cimetièrre; depuis le 14 mars, 11.000 corps ont été inhumés, sans compter le cimetièrre de Saint-Antoine et ceux des religieuses et beaucoup d'autres qui sont en Avignon. En trois mois, de 25 janvier à ce jour, on a enterré 62.000 morts!».

L'hécatombe fut estimée à vingt millions de morts entre 1348 et 1350, c'est-à-dire à environ un tiers de la population. La maladie resta à l'état endémique tant dans la chrétienté que dans le monde musulman, se réveillant à intervalles réguliers en de brusques épidémies.

Entre 1347 et 1536, Biraben a identifié en France vingt-quatre poussées; ce qui correspond sur 189 ans à une poussée environ tous les 8 ans.

2. Aspect clinique

De nombreux médecins de l'époque ont parfaitement décrit les deux formes, bubonique et pulmonaire, de la maladie, comme Gui de Chauliac dans la *Grande chirurgie*:

«Elle fut de deux sortes. La première se manifesta avec fièvre continue et crachats de sang et on mourait dans les trois jours. La seconde fut, toute le reste du temps, aussi avec fièvre continue et apostèmes principalement aux aisselles et aines et on mourait dans le cinq jours».

Michel de Piazza en a fait également une description clinique précise:

«La peste qui se répandit à Catane était si forte que ce n'était pas seulement les pustules, que l'on appelait anthrax, mais aussi de glandes qui se formaient dans les différentes parties du corps, tantôt dans la poitrine, tantôt sur les jambes, tantôt dans la région de la gorge. Ces glandes étaient au début comme des amandes, et leur formation était accompagnée d'une grande sensation de froid. Elles fatiguaient, elles épuisaient si fort l'organisme, que les forces manquaient pour rester plus longtemps debout, et qu'on s'aliétait

fébrile, abattu et rempli d'angoisse. Puis ces glandes grossissaient comme une noix, plus comme un œuf de poule ou d'oie. Elles étaient très douloureuses. La corruption des humeurs qu'elles entraînaient dans l'organisme faisait cracher le sang. Ces crachats, remontant du poumon infecté jusqu'à la gorge, corrompaient l'organisme. L'organisme corrompu, les humeurs desséchées, on mourait. Cette maladie durait trois jours. Vers le quatrième jour, les malades étaient libérés des affaires humaines. Les gens de Catane, quand ils se rendirent compte que ce mal était si foudroyant, dès qu'ils ressentaient un mal de tête, ou un frisson, commençaient par confesser au prêtre leurs péchés, après quoi ils rédigeaient leur testament. C'est pourquoi, tous ceux qui mouraient, l'opinion générale était qu'ils étaient reçus sans discussion dans les demeures divines».

Ces deux exemples nous prouvent que les gens avaient fait la différence entre la forme bubonique caractérisée par l'apparition rapide d'un bubon encore appelé glande, apostème ou bosse qui était en fait une adénite pesteuse, et par un syndrome hémorragique sous-cutané donnant des taches noires appelées charbons ou carboncles et qui vaudront à l'épidémie le nom de peste noire; et la forme pulmonaire d'évolution foudroyante.

Mais personne n'avait fait la relation avec les rats transporteurs des puces infestantes. Pourtant les épidémies de peste devaient être précédées d'une mortalité importante des rats malades comme on a pu le constater dans les épidémies récentes. Stephen R. Ell qui a examiné trois cents textes médiévaux traitant de la peste affirme qu'aucun ne parle de la mort des rats alors qu'ils évoquent souvent la mort des animaux familiers atteints de la maladie.

Le poète Jean Meschinot (1420-1491) entrevit-il quelque chose quand il écrivit:

*«O misérable et très dolente vie!
La guerre avons, mortalité, famine;
Le froid, le chaud, le jour, la nuit nous mine;
Puces, cirons et tant d'autre vermine
Nous guerroyons...»*

3. La contagion

Si tout un chacun avait remarqué que la maladie se transmettait facilement par contact avec les pestiférés, leurs vêtements et par la fréquentation de leurs habitations, tout le monde y compris les médecins en ignorait la cause. Ce qui faisait dire à Pétrarque:

«Consulte les historiens, ils demeurent muets. Interroge les médecins, ils restent stupides. Tourne toi vers les philosophes, ils haussent les épaules, et d'un geste du doigt à leurs lèvres t'imposent le silence».

De nombreuses hypothèses ont été émises.

LA PESTILENCE DE L'AIR

Les médecins parlaient le plus souvent de corruption de l'air. Ils pensaient à une sorte de putréfaction de l'air par des odeurs "*pestilentielle*" engendrant des miasmes qui contaminaient les individus.

Il est vrai que dans les quartiers pauvres, les gens s'entassaient dans des rues étroites et des maisons malsaines où l'hygiène était précaire. Il n'y avait pas d'égout, dans les rues circulaient des sortes de caniveaux recueillant pêle-mêle les déchets, le sang des boucheries, l'eau puante des tanneries et teintureries, l'eau de cuisson des vers à soie. Parfois les déchets domestiques étaient recueillis des fosses d'aisance, situées dans les caves, qui étaient plus ou moins bien vidées et répandaient une odeur nauséabonde. Les chiens et les chats entraient et sortaient librement des maisons, les ânes, les mulets et les porcs souillaient les rues, on trouvait des immondices entassées aux carrefours; autant de facteurs participant à la puanteur de l'air mais aussi à la propagation de l'infection.

En effet, les médecins n'avaient pas tout à fait d'incriminer les ordures et la saleté, non pas par les miasmes infestant l'air qu'elles répandaient mais par l'habitat idéal qu'elles constituaient pour les rats et leurs puces qui étaient en fait le vecteur du bacille pesteux.

Jean Jaume, maître montpelliérain, pensait aussi que la *"fièvre pestilentielle"* était due à l'inspiration d'un air *"corrompu et vénéneux"* et que les organismes les plus prédisposés étaient *"les corps chauds aux larges pores"*. Pour lui, les sujets atteints *"émettent des fumées vénéneuses corrompant l'air et les humeurs"*.

D'autres croyaient à la contamination par le regard, par exemple Bernard de Gordon praticien de Montpellier pensait que la maladie tuait lorsque le souffle mortel quittait le cerveau ou les yeux des malades et pénétrait dans les yeux de ceux qui les entouraient. C'est la raison pour laquelle les patients devaient fermer les yeux pendant la consultation du médecin.

On connaît l'importance des yeux au Moyen-âge, car c'est par eux que pénétrait la lumière, lien entre Dieu et les hommes et c'est elle qui faisait naître le cœur et l'âme à l'amour. *"Les yeux étaient les portes du cœur"* (G. Duby).

LES ASTRES

En octobre 1348, tandis que l'épidémie envahit la capitale, le roi de France Philippe VI de Valois demanda au collège de la faculté de médecine de Paris de rédiger un document sur les causes du mal et les moyens de s'en préserver ou de s'en guérir. La conclusion des médecins fit intervenir une influence astrale.

Pour les maîtres parisiens, la cause première *"supérieure et céleste"* était la conjonction dans le quatorzième degré du verseau de trois planètes supérieures le 20 mars 1345, puis l'entrée de Mars, planète maléfique, dans le signe du lion le 6 octobre 1347. La cause seconde *"inférieure et terrestre"* était la corruption de l'air par des vapeurs mauvaises qui sous l'action des vents du sud et de la conjonction des astres pénétraient dans le cœur, altéraient le souffle vital et pourrissaient tout par l'humidité qu'elles renfermaient.

Devant de tels phénomènes, il n'y avait pas grand-chose à faire.

Gui de Chauliac, alors médecin du pape Clément VI à Avignon, partageait ces vues. Pour lui, la conjonction de Saturne, Jupiter et Mars au quatorzième degré du verseau le 24 mars 1345, avait changé la lumière en ténèbres et profondément altéré les flots de l'océan au large des côtes des Indes. Les vapeurs délétères nées de cette perturbation avaient lentement cheminé vers l'ouest et continueraient à exercer leurs méfaits tant que le soleil demeurerait le signe du lion.

Pour Alphonse de Cordoue, l'éclipse de lune qui se produisit à Montpellier engendra l'épidémie.

De récentes recherches scientifiques (Bernard Junod, 1981) montrent qu'il n'y a pas de liaison directe entre l'alignement des planètes, les cycles solaires et les épidémies de peste.

Par contre il semble que l'on puisse établir une relation entre le refroidissement du climat et les épidémies.

La phénologie (étude de la fructification des végétaux, pour le Moyen-âge il s'agit surtout de la date des vendanges) et la glaciologie (étude des crues et décrues des glaciers) permettent de conclure à un refroidissement du climat dans la première moitié du XIV^e siècle. A partir de 1348, les conditions sont réalisées pour permettre le développement du virus de la peste, ce qui explique les corrélations entre poussées de peste et périodes de refroidissement.

LA COLÈRE DIVINE

Le peuple profondément chrétien du Moyen-âge vit dans ce fléau un avertissement divin. Les péchés des hommes étaient responsables de la colère de Dieu qui les punissait et les appelait ainsi à se repentir.

Les chrétiens reconnurent que la peste était l'aboutissement de multiples avertissements qu'ils n'avaient pas voulu comprendre: en 1346 et 1347 des tremblements de terre avaient secoué l'Asie puis l'Italie, au début de l'année 1348 dans le sud avaient eu lieu des raz de marée et des inondations catastrophiques dans le centre de la France. A ces hommes sourds, Dieu envoie un grand châtement comme il l'avait fait en envoyant le déluge sur son peuple insoumis. La peste sera d'ailleurs appelée le nouveau déluge.

La pénitence devint le maître mot spirituel de l'époque. Les prédicateurs et les frères prêcheurs itinérants invitaient les foules à la pratiquer. C'est ainsi qu'apparurent les flagellants, sectes de pénitents qui se déplaçaient en procession dans les rues des villes en chantant des cantiques et en se fouettant publiquement pour apaiser l'ire de Dieu. Mais Clément VI mit rapidement le holà car

ils vivaient en marge de l'Église et avaient été souvent à l'origine de la persécution des Juifs. Le roi Philippe VI, en 1350, à la suite du pape, leur interdit d'entrer dans le royaume de France. C'est vers cette époque que débutèrent les représentations des Passions et des "mystères" sur le parvis des églises, qui étaient une vraie catéchèse pour les pécheurs voulant demander pardon à Dieu.

Les hommes virent la peste noire comme une pluie de flèches lancées par Dieu courroucé, les attaques du mal étant assimilés aux coups mortels des flèches. Cette comparaison donna lieu à un renouveau du culte de saint Sébastien comme nous l'expliqueront plus loin mais aussi à une riche iconographie; de nombreux peintres reprisent l'image de Dieu lançant les flèches de peste sur la terre.

LES JUIFS

Les Juifs, dans la civilisation médiévale, avaient été exclus de l'organisation sociale et rejetés de l'accès aux métiers et aux corporations, hormis le commerce de l'argent interdit aux chrétiens. Ils devinrent comme si souvent en période de crise, les boucs émissaires du peuple.

Dès l'arrivée de la peste en 1348, les Juifs furent accusés d'avoir répandu dans les rivières, les puits et les fontaines, de mystérieux poisons à base de déjections d'araignées, de serpents, de crapauds et de cœurs de chrétiens.

Le massacre des Juifs commença dans le sud de la France. Un certain nombre trouvèrent refuge à Avignon où le pape Clément VI prononça l'excommunication de tous ceux qui tracasseraient les Juifs.

Mais la folie populaire s'étendit jusqu'à Paris, puis en Alsace, en Allemagne et en Belgique où les persécutions continuèrent pendant toute l'année 1349. Plus de 50.000 Juifs furent massacrés en ces périodes troubles.

4. Réactions humaines

LA PEUR

La peste frappait avec une rapidité et une violence déconcertantes, sans distinction de classe ni d'âge.

«Que de grand palais, que de belles maisons, que de demeures pleines autrefois de domestiques, de seigneurs et de dames, virent disparaître jusqu'au plus humble serviteur! Que d'illustres familles, que d'imposants domaines, que de fortunes réputées restèrent privées d'héritiers légitimes! Que de valeureux seigneurs, de belles dames et de gracieux jouvenceaux, auxquels non seulement la faculté, mais Gallien, Hippocrate, et même Esculape, auraient décerné un brevet de robuste santé, a t'on vu dîner avec leurs parents et leurs amis, et le soir s'en aller souper en l'autre monde avec leurs ancêtres».
(Boccace, *Décameron*)

Il n'y eut plus ni parent ni ami pour s'occuper des malades; les médecins ne se déplaçaient que très peu et touchaient les contagieux le moins possible où avec une baguette (ce n'est qu'au XVII^e siècle qu'ils porteront le fameux costume protecteur avec un masque en forme de bec, rempli de parfums); les prêtres donnaient l'absolution de loin et distribuaient la communion à l'aide d'une spatule fixée sur une baguette.

Les rites funéraires disparurent, plus de toilette funèbre, plus de veillé de prière, plus de mise en bière, plus d'enterrement en cortège, plus de tombeau individuel. Les cadavres étaient déposés en hâte hors des maisons, quand ils n'étaient ramassés par les fossoyeurs et entassés dans des charrettes puis jetés dans des fosses communes.

La mort devint anonyme, désacralisée, terrible. La solitude de la maladie, l'abandon des cérémonies et liturgies sécurisantes, l'absence de réconfort humain, ôtèrent aux hommes leur dignité et leur identité, les laissant en proie au désespoir.

Les gens vivaient dans la peur, peur de la contagion, peur de cette mort atroce qui frappait, aveugle et sourde. Toutes les activités habituelles étaient interrompues, il n'y avait plus d'avenir, chaque minute était vécu comme un sursis dans la terreur d'une mort prochaine.

LA FUITE

Pour beaucoup, devant l'horreur des rues jonchées de cadavres, celle des charrettes de la mort transportant les corps amoncelés et des fosses communes débordantes, la solution fut la fuite. Comme les sept jeunes filles et le trois jeunes gens du Décaméron qui abandonnèrent Florence pour une propriété isolée de la campagne toscane.

«Il n'y eut qui, persuadés que la fuite était le meilleur des préservatifs, abandonnèrent leurs maisons, leur biens, leurs parents, pour se retirer dans les villages des environs de Florence, comme si Dieu irrité de nos iniquités, avait résolu la ruine totale de cette ville, et que sa colère ne dut tomber que sur ceux qui se trouveraient enfermés dans son enceinte. Ils se trompèrent. Plusieurs se virent poursuivis par la contagion; et comme ils avaient les premiers donné l'exemple de la fuite, ils furent à leur tour abandonnés de leurs propres camarades, et périrent misérablement».

La panique s'emparait de la population devant ces visions de cauchemar, l'impuissance de la médecine et des pouvoirs publics, les progrès foudroyants de la contagion; une seule solution, fuir, même si on ne savait pas où aller.

Les villes devinrent désertes, beaucoup de maisons furent abandonnées, les magasins fermèrent, le commerce et l'artisanat s'arrêtèrent. Ceux qui étaient restés s'enfermèrent chez eux, ne sortant que pour acheter l'indispensable. Les habitants s'écartèrent les uns des autres, ils se fuyaient.

LA DÉBAUCHE

Et l'on vit apparaître un autre des comportements humains très fréquent dans la période de crise grave: la recherche frénétique des plaisirs. Cela avait déjà été décrit par Thucydide lors de la peste d'Athènes au V^e siècle avant Jésus Christ:

«Chacun se livra à la poursuite du plaisir avec une audace qu'il cachait auparavant. On chercha les profits et les jouissances rapides, puisque la vie et les richesses étaient également éphémères. Le plaisir et tous les moyens pour l'atteindre, voilà ce qu'on jugeait beau et utile. Nul n'étant retenu ni par la crainte de dieux, ni par les lois humaines: on ne faisait pas plus cas de la piété que de l'impiété, depuis que l'on voyait tout le monde périr indistinctement; de plus on ne pensait pas vivre assez longtemps pour avoir à rendre compte de ses fautes. Ce qui importait bien davantage, c'était l'arrêt déjà rendu et menaçant; avant de le subir, mieux valait tirer de la vie quelque jouissance».

Boccace lui fait écho dans le Décaméron:

«D'autres, couraient ça et là, uniquement occupés à bien boire, à manger de tout avec excès, à chanter, à se réjouir, à contenter tous leurs appétits, à vivre enfin sans règle et sans aucune espèce de crainte ni de retenue. Ils parcouraient nuit et jour les cabarets et les auberges; puis ils allaient dans les maisons des particuliers, où ils jugeaient qu'ils pourraient satisfaire plus facilement leurs goûts, et qui étaient devenues communes, par l'abandon que chacun en avait fait. Des hommes sans frein portèrent dans tous les quartiers de la ville la licence la plus effrénée, de sorte que les lois divines et humaines semblaient être entièrement abolies. La mort des magistrats, ou le peu d'autorité de ceux qui vivaient encore, semblaient favoriser tous les désordres».

Les gens versèrent dans les excès et la débauche pour profiter des derniers instants de la vie et échapper à l'obsession de la mort.

5. Conséquences économiques et politiques

La peste minait le monde rural, d'autant plus que les épidémies se répétaient de façon cyclique: 1360-61, 1373-75, 1380-84, 1399-1401...

Accompagnant souvent les épidémies, la famine aggravait encore l'hécatombe et permettait une meilleure diffusion de la peste par la sous-nutrition qu'elle entraînait. La chute de la démographie désorganisa l'économie rurale. Faute de main-d'œuvre, de nombreuses terres furent abandonnées

et retombèrent en friche, la production baissa. Les survivants firent payer leur travail plus cher, ce qui augmenta les coûts de production. Dans le cas de bonne récolte, les producteurs avaient quand même du mal à vendre car il y avait moins de consommateurs, ce qui aboutissait à une baisse des prix.

Progressivement, les paysans quittaient le milieu rural pour chercher refuge dans les bourgs et les villes et ce d'autant plus que les campagnes étaient régulièrement dévastées et pillées par des bandes armées ou *Grandes Compagnies*. Ce dépeuplement s'accompagna donc d'une chute de la production.

Le peuple ployait sous l'avalanche des calamités: peste noire, guerre de Cent Ans, famines, dévastations, auxquelles on doit ajouter une forte poussée fiscale et les révoltes paysannes, *jacqueries* dans le nord et *tuchinat* en Languedoc.

Olivier de la Haye résuma très bien la situation dans un de ses poèmes:

*« Le premier mal est pestilence
D'air, corrompu par influence;
Le second est en vérité,
Grand défaut et stérilité
Des fruits et des biens de la terre
Et le tiers est cruelle guerre »*

L'économie urbaine était également très touchée. Les riches fuyaient vers la campagne, abandonnant leur maison aux voleurs. Le mal frappait les banquiers, les commerçants, les artisans, les bourgeois, qui fournissaient habituellement un salaire au peuple; l'économie en était déséquilibrée et les survivants avaient plus de difficultés qu'autrefois à trouver du travail.

La disparition de beaucoup de familles aristocratiques provoqua un remaniement du personnel dirigeant. Ainsi à Florence, les Médicis demeurés jusque là dans l'ombre, furent portés au premier plan. L'éclipse ou la carence de pouvoirs locaux accrurent l'autorité des grandes monarchies centralisantes.

Après la catastrophe de 1348, l'Europe retrouva un équilibre démographique puisqu'elle était surpeuplée. Une nouvelle période d'équilibre pour l'économie aurait pu s'ouvrir si la peste n'était pas réapparue dès 1361 continuant ses ravages.

«Dans les cinquante, soixante années qui suivirent la pandémie de 1348 et qui furent secouées par les résurgences de la peste, se situe l'une des quelques grandes coupures de l'histoire de notre civilisation» (G. Duby)

6. Conséquences sur l'art: l'art macabre

Jusqu'à la fin du XIII^e siècle, l'art était un art sacré et liturgique d'une grande qualité et d'une remarquable unité, dont les créateurs étaient les ecclésiastiques.

Un changement s'opéra après la peste de 1348. Il n'est pas dû, selon Duby, à la disparition des grands maîtres, mais à la modification de la qualité des mécènes d'une part et à l'enrichissement des princes d'autre part. Pour lui, les vides creusés par la peste noire dans les couches supérieures de la société furent comblés par des nouveaux riches à la culture inférieure:

«Pour s'ajuster à leur goût, les formes de l'expression artistique durent réduire leur hauteur».

Par ailleurs les transformations économiques liées à la fois à la peste et à la guerre, expliquent que l'argent se trouvait à partir du milieu du XIV^e siècle du côté des états princiers. L'Église ne participait presque plus aux grands programmes artistiques, supplantée par les princes détenteurs du pouvoir et de la fortune.

C'est ainsi que les valeurs profanes se substituèrent progressivement aux valeurs religieuses, tant dans la vie quotidienne que dans la vie artistique.

Ces mêmes princes, à l'instar du roi de France, désiraient avoir leur propre chapelle, les nouveaux riches dans leur sillage les imitèrent. Ils acquéraient souvent au prix fort une des nombreuses chapelles distribuées autour du chœur des cathédrales. Ces chapelles furent lieu de prière et de culte funéraire et expression du nouvel art *macabre*.

Ces poèmes se voulaient édifiants, ils étaient des invitations au repentir.

MARIE-ODILE JEANJEAN

Marie-Odile Jeanjean est Docteur en Médecine auprès la faculté de Montpellier (1988), avec la spécialité d'hématologie et la spécialité d'immunologie à la faculté de Pharmacie (1985-1986). En 1987 elle a présenté un *D.e.u.g.* d'histoire de l'art à l'université «Paul Valéry», faculté de lettres de Montpellier, ce qui lui a permis de s'intéresser de très près à l'histoire médiévale. Depuis, elle poursuit son activité de médecin généraliste dans la petite ville de Sommières, dans le sud de la France.

Marie-Odile Jeanjean si è laureata in medicina all'Università di Montpellier nel 1988, dopo aver conseguito le specializzazioni in ematologia ed in immunologia presso la facoltà di farmacia (1985-1986). Nel 1987 ha seguito un corso di storia dell'arte presso la facoltà di lettere dell'università «Paul Valéry» di Montpellier, da cui è nata una particolare attenzione alla storia medievale. Da allora svolge l'attività di medico generico nella città di Sommières, nel sud della Francia.

© Marie-Odile Jeanjean 1988. Tous droits réservés. Toute reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droits ou ayant cause, est illicite. Cette reproduction constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles du Code Pénal. Le «Centro Studi Rocchiano», par l'intermédiaire du bureau légal de l'«Associazione Italiana San Rocco di Montpellier», se réserve le droit d'entreprendre toute action légale contre les contrevenants. Afin d'éviter ces désagréments et les conséquences pénales qui en découleraient, nous préconisons la procédure à suivre en cas d'utilisation du contenu du site (→ Mentions légales).